

SCORIES

Roland GEERAERT

(89)“ *L'état dans lequel je me suis mis(e) n'est pas étranger à l'écriture. A chaque fois, à chaque mot, c'est le tout de vous qui est écrit, livré au rectangle blanc, à l'esprit du monde.*”

‘Dans l'emportement de la phrase, la douleur est telle que l'alcool était comme un soulagement, un allègement, un contrepoint à la page écrite. Désormais vous êtes davantage exposé à la nudité du mot, à la souffrance, encore plus seule’. (**Duras**)

Ces lignes auraient pu être de Malcolm Lowry, si tant est qu'il souffrait de son travail d'écriture autant que de son alcoolisme, que sa vie était absorbée par l'écriture. Jusqu'à l'incapacité de vivre, jusqu'à l'incapacité d'écrire.

Et pour l'illustrer très rapidement, il suffit de rappeler qu'“*Au-dessous du volcan*” précisément, est ce qu'on pourrait appeler l'oeuvre d'une vie que Malcolm **Lowry** lui a donné pas moins de 6 versions (il en a perdu 4) sur une période de 10 ans - il avait commencé l'ouvrage à l'âge de 26 ans - ; que ce livre avait accompagné très exactement pendant cette période les vicissitudes de son existence sa vie n'ayant été qu'une triste vicissitude de lumières et d'ombres (pour reprendre un des thèmes majeurs du roman).

Pour en revenir au début, il me semble opportun tout à la fois de rapprocher et d'opposer les deux écritures - celle de **Duras** et celle de **Lowry** - les rapprocher en ceci qu'il s'agirait de deux écritures de (90) l'alcoolisme - et qu'il conviendrait d'opposer aux romans sur l'alcoolisme, tel que **Zola** nous l'a donné avec l'Assommoir, par exemple, c'est-à-dire d'une écriture dont le procès serait celui-là même qui commande l'alcoolisme ; “*Pourquoi écrivez-vous ? Parce que c'est ce qu'on attend de moi*” pourrait-on dire en paraphrasant Dylan **Thomas**.

Les opposer ensuite, car il semblerait qu'elles aient une fonction différente, dans la mesure, et il l'écrivait lui-même où pour M. **Lowry** l'écriture était une tentative - douloureuse sans aucun doute, mais une tentative tout de même - de guérison (il s'agissait pour lui de s'exorciser de ses propres démons intérieurs) ; alors qu'il semblerait que les moments clefs de l'oeuvre de **Duras** seraient plutôt ce qui resterait ce qui tomberait de ses cures de désintoxication.

*

* *

M. **Lowry** a donc voulu faire “une oeuvre de pionnier” et “écrire enfin une authentique histoire d'ivrogne”. “*Une divine comédie ivre*”.

Elle a pour “sujet les forces dont l'homme est le siège, et qui l'amènent à s'épouvanter devant lui-même ‘

Elle retrace la lutte d'un homme tirailé par les puissances des ténèbres et de la lumière.

Mais ce qui surprend de prime abord à la lecture de l'ouvrage c'est sa conception.

Tantôt d'une construction impeccable, où chaque élément en appelle un autre selon les lois d'une logique interne, tantôt d'une "informaté" telle que tout se trouve désarrimé, où plus aucun repère, plus aucun point d'attache, ne vient orienter la possibilité d'une signification, où le discours perd toute consistance.

Ainsi le premier chapitre qui "établit tous les thèmes et contre-thèmes, qui donne le ton" (25) est d'une épouvantable déliaison (tout y est et rien n'est dit) est en même temps le dernier, « après quoi nous sommes de nouveau entraînés dans une ronde infernale qui n'a point eu de commence ment et qui pourrait ne pas avoir de fin » (M. Nadeau).

(91) C'est la roue Ferris qui indique la forme même du livre, c'est-à-dire "*l'éternité, le symbole de l'éternel retour*".

A l'impossibilité de pouvoir tout dire (la maîtrise du monde qui donne rait - enfin au sujet - sa consistance indivise), répond une écriture amalgamique, tentant de réunir les éléments les plus divers et disparates, mais qui reste l'expression même du chaos originaire, et dans laquelle le sujet s'est éclaté dans chacun des éléments.

*

* *

Il s'agit donc de l'histoire - ou plutôt de la dernière journée - d'un couple, confronté à l'irréversible de sa séparation et qui tente d'affirmer l'amour, envers et contre son impossibilité. Ce qui ordonne leur "passion conjugale" c'est en même temps les signifiants (l'image) de la Barranca et celle de la Despedida.

La Barranca divise le Mexique, comme le couple d'Yvonne et du consul, c'est « *le ravin, ce sacré abîme que tout honnête homme s'offre à l'heure actuelle, c'est l'égoût* » (26)

C'est le lieu même de la « vocation » - au sens fort - du consul. J'y reviendrai tout à l'heure.

Quant à la Despedida c'est "*le roc fendu par les incendies de la forêt. Chacune des deux nudités ne peut plus désormais que se désintégrer*". A Yvonne qui brûle de guérir le roc déchiré, le consul oppose "*J'entends me désintégrer à mon aise*".

Rien qui puisse désormais contribuer à leur ré-unification, ou à leur retrouvaille. Ils sont condamnés, en dépit du vœu qui les anime, - en tout cas celui d'Yvonne - à l'exil. Exil qui est en chacun d'eux. Tout au contraire, qui les condamne à l'irréductible de la scission (séparation) version lowryenne s'il en est - comme nous le disions avec **Lebrun**, dans le texte introductif à la journée - du: "Il n'y a pas de rapport sexuel".

"*Au-dessous du volcan*" regorge de confirmations de cette disjonction radicale :

L'admirable et terrible lettre de Geoffrey n'arrivera jamais à sa femme, comme les lettres d'amour de celle-ci lui parviendront dans l'instant qui précède sa mort.

(92) Quand leur tendresse - un instant - les submerge ce sont des images de cantinas qui s'imposent à lui, et c'est à la bouteille de whisky qu'il murmure passionnément : "*Je t'aime*".

Si ce n'est la bouteille qui interrompt leur rapprochement, ce sont les souvenirs, les traces de la trahison d'Yvonne.

“Etait—ce ici qu’il avait été trahi ? Cette même chambre Yvonne peut- être l’avait emplié de ses cris d’amour ? ... et (à) l’idée qu’un paquet de nerfs et de branchies avait cherché plaisir dans le corps de sa femme le mit tremblant sur ses pieds.”

L'enfant qu'ils n'auront pas eu, atteste s'il fallait encore, cette impossibilité.

Dans cet univers, où il n'y a plus d'autre échappatoire possible que la mort, l'alcool tient à la fois du remède - mais si peu - et de la con damnation.

C'est dans l'ignorance mutuelle de leur fin qu'ils se retrouvent. Leur plus sublime acte d'amour les conjugue dans la solitude de leur mort. Le consul trouve son “SUICIDEUR”, il est assassiné sous une fausse identité alors qu'on lui demande “*Quels sont vos noms ?*”, jeté d a n s I a Barranca à côté d'un chien mort, au moment où il “*se reconnaît dans l'ordure et le crachat sur le sol*”.

*

* *

La lecture proposée ainsi est assurément partielle et ç'aurait été une gageure de vouloir résumer une oeuvre aussi dense, aussi riche.

J'ai donc pris le parti de relever quelques points qui soient en même temps au centre du roman et susceptibles de nous intéresser comme psychanalystes.

*

* *

(93) Alors, ce qui frappe avant tout c'est un style, un mode de narration, un style d'écriture qui nous confronte d'emblée à cette question : est-ce que ce style est homogène avec ce qu'il dit ?

Ceci doit nous rappeler que l'alcoolisme et d'abord et essentiellement un DISCOURS qui se distingue d'emblée par “ de l'objet qui supporte son adresse (Me1man) et par le caractère passionnel de celle Ci même si en même temps, cette adresse est marquée du sceau de l'impossible. Cette impossibilité - [autre trait caractéristique de ce discours] - divise le monde de l'alcoolique en:

- un dedans - et le plus généralement : le dedans de la scène familiale, misérable, tragique et dont le drame consiste dans l'impossibilité à être un époux et un père

- et un dehors - comme lieu de tous les possibles et de toutes les réalisations narcissiques.

Division donc d'un monde - telle qu'elle se trouve dans le roman - entre un ENFER et un EDEN.

Cette division elle-même est autorisée et s'entretient de la conviction qu'il y a un Autre omniprésent et omnipotent, - c.à.d. sans castration - par rapport auquel en même temps il ne peut se mesurer et par rapport auquel il ne peut que relancer indéfiniment la joute, puisque c'est cet Autre selon lui, l'alcoolique, qui lui dérobe sa propre jouissance.

L'on sait que ce caractère « indéfini » peut ne s'arrêter , cela arrive, que dans la mort.

Ceux qui côtoient des alcooliques seront à cet égard frappés par la détermination de ceux-ci à aller jusqu'au bout, jusqu'au terme même si ce chemin se fait dans une ignorance de la mort, et dans l'absence de la crainte, de l'angoisse de celle-ci.

La plupart des mises en garde - l'épouvantail de la cirrhose et de toutes les autres détériorations biologiques ne modifient généralement en rien le rapport de l'alcoolique avec « l'objet de sa perte ».

Et dire, justement, que cet objet est celui de sa perte est totalement hors de propos, puisqu'il est aussi le seul qui soit susceptible de lui donner accès à cette jouissance dont il est exclu.

(94) Convaincu qu'il est que l'Autre est détenteur de cette jouissance, et qu'il existe un objet dans l'Autre propre, approprié à satisfaire cette exigence de la jouissance.

Que dans le tableau conjugal la femme soit la "dispensatrice de cette jouissance, dont la totalisation lui serait à lui, toujours refusée ou dissimulée", fait apparaître les autres versants du lieu passionnel qu'il entre tient avec elle : la haine et la jalousie. Et aussi bien lui arrivera-t-il de la battre, pour qu'elle avoue sa tromperie ou sa trahison présumée c'est-à-dire pour qu'elle dise le fin mot : la vérité de cette jouissance. Encore que cet aveu - lorsqu'elle s'y prête - souffrira toujours d'une mise en doute, d'une mise à la question, réaffirmant du même coup qu'elle lui est dérobée.

Mais il convient ici de faire remarquer comment cette exigence de l'Autre - et qui ne peut jamais être satisfaite - se superpose exactement à celle de la pulsion: "*Ca réclame à boire en lui ; (et) de sa position de su jet, il ne peut que s'échiner à travailler pour satisfaire la demande*" (**Melman**).

Aussi bien boire devient un devoir et une offrande

Et l'on sait que le Dieu réclame que l'offrande soit renouvelée perpétuellement et que l'offrande ultime peut consister dans le sacrifice de son propre corps.

L'on reconnaît là le drame tout à fait inviable de l'alcoolique :

- car ou bien il tente envers et contre tout, de satisfaire cette demande de l'Autre, c'est-à-dire dans l'ivresse, et il s'annule, s'annihile comme sujet c'est-à-dire qu'il n'est plus qu'une machine vouée à la satisfaction de l'Autre

- ou bien il s'y refuse, et se condamne aux plus atroces angoisses ouvertes par la béance de cette exigence de l'Autre.

Chacun qui s'occupe d'alcoolique sera frappé par ce côté implacable de la tragédie dans laquelle il est joué.

Ces quelques remarques permettent d'avancer quelques réflexions quant à leurs incidences thérapeutiques.

(95) En effet, le thérapeute - quel qu'il soit - ne peut ignorer cette prégnance de l'Autre et "que la partie qu'on lui propose ne se joue pas deux, par rapport à un produit, un pharmakon, w toxique, mais qu'elle se parie entre lui et l'alcoolique, par rapport à cet Autre, que F. **Perrier** appelle dans Une très juste, belle métaphore : l'Alchimiste, dont les pouvoirs restent inconnus et toujours menaçants.

Ainsi les tentatives qui visent purement et simplement à supprimer l'alcool ne se feront jamais que soit dans une tentative d'exclusion de cet Autre - Alchimiste ... jusqu'à sa prochaine résurgence, soit dans une exclusion du sujet.

- les traitements per os, peuvent être interprétés me semble-t-il dans la substitution d'un produit à un autre, comme une tentative de tromper ou de duper l'Autre ; c'est-à-dire aussi de le faire taire ... mais pour combien de temps ?

- Alors que le recours à l'implant (somatiquement intrinsèque) signifiera que la guerre se joue directement entre le chimiste et l'Alchimiste pour une partie qui exclut le sujet défini, comme dit Perrier,

- "comme ex-militant non mobilisable".

"La nouvelle économie de guerre ainsi établie mettra-t-elle dès lors en présence des ennemis pour un combat - ou se jouera-t-elle sur un terrain miné stratégiquement pour une évaluation entre le plomb et l'or, affrontant les pouvoirs de la chimie et de l'Alchimie ? La partie restera toutefois inégale entre le pouvoir signifiant et érotisable d'une potion magique et l'action d'un produit de laboratoire inventé pour les besoins de la cause" (Perrier).

Il y aura alors ceci :

- soit la possibilité toujours imminente du retour de cet Autre Alchimiste, à l'occasion duquel l'alcoolique « liquidera » son transfert pour renouer son pacte avec lui

- soit la mise en place d'un "néo-sujet, c'est-à-dire pas un-sujet-du-tout", et dont le caractère sera d'être au moins aussi soumis que le premier.

*

* *

(96) Nous pouvons revenir, je pense, un instant à cette question du début, et qui était celle du style.

On ne peut pas, me semble-t-il, ne pas être frappé par l'analogie qu'il y a entre l'écriture de **Lowry** et le discours de l'alcoolique. Je veux dire tel qu'on peut le rencontrer dans notre pratique.

Et être frappé d'abord par l'absence de consistance de la chaîne, une chaîne qui n'est pas orientée, arrimée à un signifiant refoulé qui la fonderait.

Nous avons pu nous demander avec JP. **Lebrun**, si le S1 n'était pas chez l'alcoolique dénié.

Et sans doute l'affirmation selon laquelle "*l'alcoolique n'a pas de parole*" est-elle trop hâtive, et celui-ci témoignerait davantage de l'impossibilité à s'assurer comme sujet dans la chaîne signifiante.

Ce dont il nous témoigne c'est l'insupportabilité de la coupure signifiante, l'insupportabilité du ratage du signifiant.

Et on pourrait par ex. interpréter dans ce sens tout le travail de "justification" que vous trouvez dans la Préface, pour finalement d'une certaine façon s'en défaire, ravalant sa "production" à la valeur d'un déchet.

"Après ce long préambule, mon cher lecteur français, il serait peut-être honnête de vous avouer que l'idée chère à mon cœur était de faire, dans son genre, une sorte d'oeuvre de pionnier et d'écrire enfin une authentique histoire d'ivrogne. Je ne sais pas si j'ai réussi. Et

maintenant, mon ami, continuez, je vous prie, votre promenade au bord de la Seine. Et remettez le livre dans la boîte de bouquiniste à 100 francs où vous l'avez trouvé".

Et bien sûr cette prise particulière du sujet dans la chaîne est certainement ce qui est le plus manifeste dans l'ivresse où vous avez affaire à une chaîne qui parle toute seule et dont l'alcoolique n'est plus que la vocalisateur. Et dans cet emballement de la chaîne le sujet est exclu. C'est l'éclipse du sujet.

Par exemple dans l'oubli de l'ivresse, et l'effroi de ce qu'il a pu dire pendant l'ivresse.

Dans l'ivresse, il est en "communion" avec l'Autre, c'est l'Autre qui en parle :

(97) *"Les agonies de l'ivrogne trouvent une très exacte similitude dans l'agonies du mystique qui a abusé de ses pouvoirs."*

L'alcoolique se singulariserait donc d'être pris sans cesse dans ce type d'alternance sans jamais pouvoir s'assurer d'une des modalités de l'alternative : bien plutôt il choit de ce perpétuel va-et-vient.

Manière dont l'alcoolique témoigne de sa prise dans la chaîne signifiante : ce qu'il ne cesse de proclamer c'est l'insupportabilité de la coupure signifiante, l'insupportabilité du ratage du signifiant.

Où l'on retrouve cette alternance entre un état où - jeun- il ne dit rien mais où il est sujet, et un état -d'ivresse- où il dit tout, mais où il n'est rien.

"Qui parle quand il a bu ?", nous demandions-nous avec P. **Mertens**, puisqu'aussi ce qui se manifeste dans l'ivresse, c'est en quelque sorte une chaîne qui parle toute seule et dont l'alcoolique n'est plus que le vocalisateur.

On en connaît les effets : oubli (et/ou) effroi de ce qu'il a pu dire alors et/ou tentative désespérée de justifier ces propos.

Peut-on interpréter dans ce sens la préface que M. **Lowry** donne à son livre ? Quand il fait tout pour le justifier, et finalement s'en défaire, ravalant son oeuvre, sa "production" à la valeur d'un déchet.

"Et maintenant, mon cher lecteur, continuez je vous prie, votre promenade au bord de la Seine. Et remettez le livre dans la boîte du bouquiniste à 100 frs où vous l'avez trouvé".

*

* *

(98) Je terminerai alors mon propos en m'appuyant sur un autre écrivain Jean **RAINE**, cette fois.

« J'ai envie de mourir. Quand j'y réfléchis, je n'ai pas envie de mourir, je me sens vivre, mais savoir ?

J'ai une gueule qui pue mes vices et je voudrais pouvoir embrasser un ange, mais l'alcool.

Dès que je pense, je pense le contraire. Jamais je n'ai pu penser que du contraire. »

« Quand je ne suis pas ivre, je n'ai pas la facilité de la parole. Quand je n'ai pas bu, je ne peux vivre. La vie m'effraie. Je ne cesse d'interroger ceux que je vois pour savoir qui je suis.

Quand je suis ivre, je sais que je suis un autre, mais les autres alors ne me reconnaissent et ne me comprennent pas

Dieu que j'ai de la peine à écrire cette histoire, je barre, Je biffe, je n'ai plus de sûreté.

Je souhaite rencontrer un assassin qui consente, sans finir aux assises, à m'endormir. Ce n'est pas moi qui le dénoncerai. »I